

327

Cahier Flo-Allemands
Sept. 42

Bücher / Livres

287

GOETHE: Théâtre. Bibliothèque de la Pléiade, 1942.

Il est extrêmement regrettable que l'espèce de fureur avec laquelle les collectionneurs ont jeté leur dévolu sur les belles éditions de la Pléiade limite dès le principe une diffusion efficace de ce livre. A combien de vrais lecteurs sera-t-il donné de le posséder ?

Il représente pourtant la seule édition lisible que nous ayons en France du théâtre complet de Goethe. Certes, selon le principe que la Pléiade avait adopté pour son édition de Shakespeare, on y retrouvera des traductions anciennes. C'était en effet rendre un pieux hommage à Gérard de Nerval que de reproduire sa version du premier *Faust*. En vain les spécialistes l'ont-ils depuis longtemps condamnée: il y a des mots qui se portent bien. En dépit de toutes les erreurs qu'on voudra, et qui ont été au reste discrètement corrigées dans cette réédition, la version de Gérard reste celle d'un poète. On n'en saurait malheureusement dire autant de celles de Porchat et de Stapfer, qui sont ici assez nombreuses. Aucune révision, même minutieuse, ne pouvait leur donner quelque lustre. Elles ne visent à la couleur qu'à contretemps. Pourquoi: « Ces Bambergers-là en sont si offensés qu'ils en deviennent cramoisis » (Die Bamberger dort ärgern sich, sie möchten schwarz werden), alors que nous avons l'équivalent d'« être dans une colère noire » ?

Bref, ces vieilles traductions ne feront rien pour la gloire de Goethe, mais à côté de cette partie désuète il y a là une série de traductions nouvelles. Armand Robin (*Mahomet, Satyros, Les Dieux, les héros et Wieland*), Blaise Briod (*Prométhée*), Maurice Betz (*Stella*), Jacques Decour (*Le triomphe de la sensibilité*), Jean Tardieu (*Iphigénie, Pandore*), Henri Thomas (*Tasso*) et Suzanne Poquelin (second *Faust*) se sont partagé la tâche de les établir. Il y aura à leur distribuer les lauriers en raison de leurs mérites. L'ensemble de ces travaux représente un immense effort, auquel il convient avant tout de rendre hommage. Disons simplement, sans que ces remarques comportent le moindre jugement de valeur sur les autres versions, que M. Briod, dont les publications antérieures permettaient de beaucoup attendre, a donné du *Prométhée* une traduction sobre et vigoureuse qui convient à l'original; M. Robin, poète et polyglotte, a mis dans ses versions une verve truculente qui ne va pas sans bousculer le texte; M. Jean Tardieu a donné une traduction d'*Iphigénie* qu'il sera curieux de comparer avec celles que préparent, chacun de son côté, MM. Pierre du Colombier et Maurice Eschever. — et il a par ailleurs traduit cette admirable *Pandore* qu'il serait enfin temps de considérer autrement que comme une œuvre de gala. La version de M. Tardieu ne fait pas oublier sa prestigieuse transposition en rythmes français de l'*Archipel* de Hölderlin, mais elle complète heureusement la traduction que Lichtenberger avait donnée aux éditions Montaigne. Il est bon de lire l'une en regard de l'autre, et de couronner le tout par la lecture du texte allemand.

Tous ces travaux seront les bienvenus. Ils sont précédés d'une introduction d'André Gide sur laquelle il y aurait beaucoup à dire. La notion d'un pédagogue, même magistral, donne-t-elle vraiment la clef de Goethe? Et si peu nous chaut qu'en 1872 « l'impertinent Dumas fils ne sache voir en Goethe qu'un polisson vénérable », à quoi bon en faire mention? Ou à voir citer Gide cette espèce de profession de foi attentiste: « Qui nous libérera? — Nous extrayons le fer. — Ils en forgent nos chaînes. — O délivrance. — Ne tarde pas! — En t'attendant — demeurons souples! » Ce sont là, en ces temps d'enfantement de l'Europe, des rosseries inutiles. Il n'y a pas moins de mauvais goût dans toutes autres phrases, celle par exemple où Gide compare son Goethe sententieux à un fumier incorrigible.

On regrette au total que l'auteur, qui pouvait écrire une préface digne de lui et de l'hommage qu'il rendait à Goethe lors des fêtes du centenaire, ait composé ce portrait de touches et de retouches sans grandeur. Was künstlich ist, verlängert geschlossnen Raum: « Ce qui est artificiel ne se développe qu'en vase clos. » Cet avant-propos manque d'air et d'espace.

R. L.

Sept. 42